

AU BORD DES GRÈVES

MARIE LE GALL

AU BORD
DES GRÈVES

roman

PHÉBUS

Crédit citation p. 11 : Jules Supervielle,
La Fable du Monde, © Éditions Gallimard

© Libella, Paris, 2014.

I.S.B.N.: 978-2-7529-0991-6

*En mémoire de Marie-Annick, rencontre éphémère et lumineuse
au moment où les heures et les mots glissaient lentement dans la nuit.*

« Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. »

PAUL ÉLUARD

LA GOUTTE DE PLUIE

*Je cherche une goutte de pluie
Qui vient de tomber dans la mer.*

Dans sa rapide verticale

*Elle luisait plus que les autres
Car seule entre les autres gouttes*

Elle eut la force de comprendre

Que, très douce dans l'eau salée,

Elle allait se perdre à jamais.

[...]

JULES SUPERVIELLE, *La Fable du Monde*,
Gallimard, Poésie, 1987.

NAUSÉE

*« Que fait là votre main ?
Je tâte votre habit, l'étoffe en est moelleuse. »
Molière, Le Tartuffe, III, 3*

Il a fait gris en juillet. Les gens d'ici disent qu'il y en a encore pour trois ans. Et cela pour des tas de raisons toutes plus irrationnelles les unes que les autres. Et chaque année, il y en a encore pour trois ans. Et ça ne finit pas.

Il a fait gris mais ça ne l'a pas empêchée de se baigner dans la crique de Pors-Don ombragée par les chênes, à l'abri du vent. Parce qu'il y a aussi, parfois, du vent. Et une pluie fine qu'on appelle le crachin. Et tout cela est souvent d'une tristesse infinie avec laquelle il faut bien vivre. « Pourtant, songe Léna, autrefois... il faisait beau. » C'est une certitude mais qui sonne comme une interrogation. Il faisait beau ? Ou peut-être n'y a-t-il que des souvenirs de beau temps, de baignades tranquilles ou mouvementées dans les rouleaux des grandes plages, de soleil, de sable qui brûle la peau ? Elle en est certaine, le sable brûlait la peau. On ne pouvait ni s'y allonger, ni s'y asseoir. Même les rochers...

Les yeux clos, elle se laisse dériver vers une douce torpeur lorsque la sonnerie du téléphone portable, un miaulement de chaton, interrompt sa rêverie solitaire sur la grève.

– Allô Léna? C'est Coline. Ça va?

– Ça va. Je suis en bas de chez toi. Il fait bon, je me suis baignée à l'instant. Là, je sèche.

– Bon! Tu sais qu'on arrive à la fin de la semaine?

Le masque de la tristesse qui assombrissait le visage de Léna s'envole tout à coup à l'idée de voir Coline et Jean. Léna et Jean sont cousins, il est question d'une randonnée à la campagne, dans les Montagnes Noires où leurs ancêtres ont vécu depuis le début du XVII^e siècle dans des fermes abandonnées aujourd'hui à d'autres mains qui les restaurent. L'une d'entre elles n'est plus qu'une ruine inaccessible tout au bout d'un chemin, un entrelacs de ronces qui s'ouvre sur un toit dont les ardoises se détachent au fil des ans.

– Au fait, tu sais qu'on refait toutes les peintures. C'est l'ami d'une amie qui s'en occupe. Va voir! Tu ne reconnaîtras pas la maison.

Il n'y a personne sur la grève. C'est vendredi. Le fond de la rade est paisible. On entend parfois le cri d'une mouette ou le ronronnement d'un bateau de pêche dans le lointain. Mais le plus souvent, c'est le bruit très doux et régulier du ressac qui accompagne le silence. Il n'y a pas de vagues ici. On pourrait se croire face à un grand lac. Le port est à gauche de la crique. On aperçoit la jetée et les quelques voiliers à l'ancre. Des adolescents naviguent chaque jour sur des catamarans, d'autres longent le rivage en canoë. L'école de voile est réputée, nichée dans un coin tout au fond de la ria près du vieux moulin.

Léna rassemble ses affaires dans un sac en coton, souvenir d'une époque où elle passait ses vacances dans une île au soleil, une île parsemée de petites maisons blanches avec des tuiles rousses sur les toits, des roses trémières près des portes, des marchés très chers chaque jour et des gens très

snobs et très riches qu'elle observait avec curiosité. Tout cela était si loin de sa Bretagne calme et discrète qu'elle retrouvait assoiffée, en manque d'authenticité et d'air marin, loin des relations superficielles qu'elle pouvait nouer dans ces lieux tout compte fait inhospitaliers.

Depuis une rupture sentimentale qui avait suivi de peu la mort de sa mère malade pendant plus de dix ans, Léna vit seule. Son fils est adulte et la terre de ses ancêtres ne l'intéresse guère. Autour d'elle, la plupart du temps, on a feint d'ignorer son chagrin, son isolement après ce deuil et l'arrêt brutal de la relation qui l'emprisonnait corps et âme à cet homme violent qui l'avait si mal aimée. Pourtant, elle le savait par ses lectures, la *Comédie humaine*, les comportements des uns, des autres, lorsque l'on est à terre et que l'on a besoin d'un secours ! Personne. On est seul. Nul n'est prêt pour vivre l'isolement. Chacun peut le sentir, fuir alors le frère ou la sœur blessés ; et vite, rejoindre le troupeau aveugle et sourd.

Depuis bientôt deux ans Léna vit une sorte de coma émotionnel, un cheminement sombre et lent avec de longues pauses silencieuses pendant lesquelles son esprit s'égaré. Elle assiste, impuissante, à un véritable phénomène de déconstruction qui se manifeste par une terrible sensation de liquéfaction de tout son corps. Tout mouvement devient impossible, et l'immobilité elle-même n'est pas supportable. Elle se perd. Les contours de son être disparaissent. Allongée, sur le côté, elle cogne ses genoux l'un contre l'autre comme si elle voulait provoquer un courant électrique et redonner vie à son enveloppe corporelle. Très vite la terreur s'empare d'elle. Plus aucun mot ne peut l'exprimer. Quand elle revient de ce voyage intime elle est exsangue, hébétée et ne retrouve son chemin qu'après plusieurs heures d'errance.

La sonnerie du téléphone se fait parfois entendre dans la monotonie de son existence, de petites lumières clignotent alors dans la nuit et se reflètent sur l'eau comme le pinceau d'un phare. À ce moment-là, elle s'avance, guidée, sans

crainte. Coline et Jean, tiens! Et quelle bonne idée d'aller voir les nouvelles peintures, d'échanger quelques paroles.

Elle porte une robe de lin grise achetée au marché du dimanche matin et des sandales. Le sable lui colle à la peau, le sel aussi, les cheveux sont encore mouillés, ramassés. Elle ne pense plus à plaire, elle a oublié, ça lui est égal. Elle est tout à fait naturelle, peut-être aussi morose que la couleur de brume du tissu. Après avoir monté la pente douce du champ au-dessus du chemin côtier, elle sonne à la grille de la maison.

– Bonjour, je suis une amie de Coline et de Jean. Coline vient de me téléphoner. J'étais en bas sur la grève... Elle m'a dit que je pouvais venir voir les peintures... Je ne vous dérange pas?

Le peintre porte un jean avec des taches blanches. Il se prénomme Ben. Il est jeune. « Dans les trente... trente-deux ans », pense Léna qui en a cinquante. Ses yeux sont malicieux derrière de petites lunettes rondes, et ses cheveux tout ébouriffés.

– Non, non. Entrez, entrez! dit-il avec un fort accent anglais.

Debout sur la première marche de l'escalier qui conduit aux chambres, il raconte, la peinture, la moquette qu'il faut changer, la salle de bains « très moche »... Léna l'écoute mais ses yeux s'attachent malgré elle au-dessus de sa hanche droite, à la naissance de la ceinture du pantalon. Un chat tatoué a l'air de la dévisager. Un beau chat noir au poil long avec une petite « cravate » blanche sous le menton.

– Qui est-ce? demande-t-elle soudain en désignant l'animal.
– Oh! C'est Tibbles... Dix-neuf ans...

- Vous voulez dire qu’il a vécu dix-neuf ans ?
- Oui, c’est ça, répond l’Anglais.

Léna pense à Jane Birkin et elle trouve que ça va bien aussi à un homme, cet accent, ces maladresses assez touchantes. Il suffit parfois de peu de chose pour qu’une mince barrière s’ouvre entre les humains, pour que l’on se retrouve instantanément dans la sphère de l’autre, dans son périmètre, son territoire. Et on n’a rien vu venir. Elle avance dans le couloir, il la précède. Elle admire le travail, la fraîcheur des couleurs pâles, le blanc lumineux du salon. La conversation prend rapidement une tournure amicale.

- Est-ce que vous voulez venir dîner un soir ? ose-t-elle avant de s’en aller.
- Oh ! oui ! Merci ! acquiesce l’Anglais.
- Bon ! Je vous rappelle, d’accord ?
- OK ! *Great !*

Les numéros de portables sont échangés et Léna s’en retourne à quelques centaines de mètres dans sa vieille maison de pêcheur où elle retrouve les chats, Kyrie le noir et Leison le roux. Et le feu de bois, et la solitude près de la cheminée. Mais qu’importe ! Elle a un projet, quelqu’un à inviter, une simple soirée à venir.



Le lendemain, c’est dimanche, jour de la messe dans la vieille église, jour de marché sur la place du village. Il fait beau ! Un soleil, un vrai, chaud. Les gens d’ici disent n’importe quoi avec leurs « trois ans encore... », la lune et les planètes. Il y a bien quelques petits nuages qui arrivent de l’ouest mais Léna les ignore.

«Ça, ça va encore virer à la pluie», dit Job Muzellec en montant sur son tracteur après avoir réajusté ses lunettes à double foyer. Job n'a qu'un tracteur. Pas même une mobylette. Quand il va au supermarché, il se gare sur le parking et prend un cageot en guise de panier, le même que pour les échalotes qu'il ramasse dans son champ pour les suspendre dans la grange. «À cause des vampires» se dit Léna même s'ils ne sont pas connus dans la région où l'on raconte plutôt de vieilles légendes, des histoires d'âmes errantes, l'Ankou et sa «karriguel¹» ou les feux follets.

La grande surface est ouverte le dimanche matin pendant tout l'été et Léna quitte le marché en direction du magasin où elle va acheter du champagne pour l'invité. Elle ne fume pas et ne boit jamais, sauf du champagne de temps en temps. C'est tout ce qu'elle a trouvé pour éprouver la légère griserie qui fait un peu tourner la tête et qui apaise les tourments. Mieux que le Lexomil qu'elle croque comme de minuscules morceaux de sucre quand l'angoisse la submerge telle une vague, une déferlante qui l'empêche de trouver le sommeil, vient et revient sans cesse comme ces lames qui n'arrêtent jamais, semblent mourir sur le sable quand d'autres suivent, suivent encore jusqu'au calme passager. Des heures entières, du ventre à la poitrine plus sensible que le reste du corps, à la gorge toujours serrée malgré la fuite dans le travail ou la lecture quand la nuit est tombée.

Elle court maintenant vers l'entrée du parking. Il est midi vingt, le supermarché va bientôt fermer ses portes.

– Ah ! Ça alors !

Elle vient de bousculer un homme qui porte deux sacs de provisions. C'est Ben. Ils rient tous deux de cette rencontre inattendue.

1. Charrette.